Emmanuel Kummer : antécédents, mode d'emploi et perspectives

Je suis né un 14 novembre, comme Claude Monet ou le Prince Charles d'Angleterre et j'apprécie infiniment plus les toiles du premier que les photos du second. Ce jour faisait partie de l'année 1968, ce qui explique que ma frustration de n'avoir jamais assisté à un concert de Jimi Hendrix est somme toute modérée. Mon cri primal résonna aux alentours de 23h, ce qui fit de moi un scorpion du troisième décan avec un ascendant lion. Je ferme ici cette parenthèse astrologique avec une célérité à la mesure de ma foi en ces choses. Pour les amateurs de graphologie, je tiens à préciser que je suis un gaucher non contrarié et que la qualité de mon écriture est intimement liée au stress que je m'inflige (ce qui est idiot) ou à celui qu'autrui m'inflige (ce qui est risqué).

Mes parents habitaient alors Develier, puis Moutier, puis à nouveau Develier, et enfin Delémont alors que j'avais quatre ans. Mon enfance fut heureuse jusqu'au jour où j'entrai à l'école primaire. Ma première institutrice m'étant rapidement apparue comme la névrosée qu'elle était réellement ainsi que je l'appris devenu adulte, j'adoptai un profil bas car je voulais avant tout avoir la paix pour construire mon rêve. Mes deux professeurs suivants y contribuèrent, l'une car elle nous racontait de belles histoires et l'autre car il savait merveilleusement me raconter l'Histoire. L'école secondaire revient à mon esprit sous un jour nébuleux, comme un cauchemar dont on aurait tout oublié sauf l'angoisse. Car j'avais le malheur de préférer la lecture au football, ce qu'un adolescent ne pardonne pas. Mon havre social durant ces années fut le mouvement scout, où l'on me jugeait sur mes capacités et non sur une idée stéréotypée de mon caractère. Mes relations avec l'extérieur s'améliorèrent ainsi vers l'âge de quinze ans et m'incitèrent à entamer un démantèlement progressif de ma carapace, processus qui me semble pratiquement achevé aujourd'hui. Mais je ne peux en vouloir aux gens de penser, en certaines circonstances, que je n'ai fait que remplacer l'acier par le Kevlar. Car je suis toujours aussi peu loquace au sein d'une assemblée qui débat avec passion de la coupe Davis. Mon intérêt pour les jeux de société (cartes, échecs, loto…) est du même ordre. Et la vue d'une belle carrosserie, fût-elle d'une Ferrari, ne suscite en moi aucun de ces élans typiquement masculins.

Abandonnons ici ce passé simple pompeux et entrons à l'Ecole Supérieure de Commerce de Delémont. J'y ai passé trois ans, il en a résulté en 1987 un diplôme final avec mention « bien » et c'est immédiatement après que je suis entré à la caisse-maladie « la Fédérale », sise à Laufon, où j'ai travaillé durant deux ans et demi à 70%. J'ai quitté cet emploi en 1990 pour travailler à la rénovation d'une maison à Pleigne, dont mon père est copropriétaire. J'y ai aménagé un grand appartement dans les combles et effectué toutes sortes de travaux de manière autodidactique : maçonnerie, peinture, charpente, carrelage, électricité, formidable apprentissage qui m'a servi depuis en bien des circonstances. Mes autres activités lucratives, ont été du même ordre, par intérim dans différentes entreprises et usines, jusqu'en 1996 environ. Car j'avais commencé de jouer de la guitare en 1986 ; et ce qui était alors hobby avait fini par devenir profession.

Mon apprentissage de la musique aura été à mon image : parfaitement cohérent car multiple à mon esprit, mais d'apparence décousue aux yeux d'autrui. Marianne Perret était ma première prof. de guitare classique, puis José Borruat quand je suis entré en classe professionnelle à l'Ecole Jurassienne et Conservatoire de Musique de Delémont (EJCM).Mon père, Gérard Kummer, pianiste, y était également mon prof principal de théorie (solfège, harmonie, écoute, etc.). Ma mère, Denise, enseignante secondaire, est une passionnée de chant et ma sœur Isabelle a eu la même trajectoire que moi, puisque elle enseigne le piano, la flûte à bec et le solfège. Apprentissage d'apparence décousue disais-je, car je m'était mis à jouer également de la basse et de la guitare électrique, ceci dans différentes formations dont l'enthousiasme était le dénominateur commun plus que la compétence, celle-ci pouvant s'avérer pour le moins variable, surtout au début. Mais l'obstination paie. Et l'apprentissage sur le tas est un magnifique complément à une formation plus académique. J'ai ainsi fonctionné comme bassiste essentiellement dans des contextes Jazz, Fusion et Blues-Rock. Styrax, The Snails, Swing Street Big Band, 2TKM, Rose-Beef Blues Band, D'Mark, collaborations plus ponctuelles avec un tas d'autres musiciens et chanteurs dans des contextes allant du balloche de village aux chants corses en passant par l'expérimental et le Fado. Il m'arrive même de jouer de la guitare classique. Je donne des cours, en privé, depuis 1992. Je compte continuer de le faire, car mes élèves m'ont eux-aussi énormément appris.

Le Rose-Beef Blues Band a été mon premier véritable engagement professionnel, avec quelques centaines de concerts entre 1994 et 2002. Mes projets actuels datent tous de l'été 2003. L'Homme Hareng Nu, avec Laurent Steulet, est un duo de chansons, les siennes et les miennes, car je me suis mis à en écrire. Laurent joue de la guitare et chante, je joue de la contrebasse et j'essaie de faire quelque chose de ma voix. Mais je ne désespère pas… Je joue en duo de guitare avec Gael Bron, nous y établissons là aussi nos propres compositions, Gael étant fondu de flamenco et moi de musique brésilienne. Soit dit en passant, que je me sois mis à chanter est une véritable victoire sur moi-même. Le plus incroyable reste que cette évolution ait été si spontanée, comme si je n'avais attendu qu'un déclencheur. Laurent a joué ce rôle.

Ce qui précède est un curriculum vitae atypique, en fait une véritable tartine. Mais tout y est selon moi, pour qui aura évidemment eu la patience de le lire. Si vous êtes arrivé(e) jusque ici sans me prendre pour un guignol, nous devrions nous entendre. Sinon, j'irai chercher ailleurs. Car je ne suis pas un guignol et n'apprécie pas d'avoir des ficelles aux bras. Ma première véritable expérience du genre aura été l'armée, qui a tenté de faire de moi un homme durant l'été 1988. Ayant intensément éprouvé le sentiment d'être sous les ordres d'individus auxquels le Règlement de Service tenait lieu de charisme et de compétence, je me suis empressé d'emprunter la voie psychiatrique pour couper court. J'admets volontiers, avec le recul, avoir pris sans doute la chose trop à cœur. A l'époque, le service civil n'existait pas et les seules échappatoires étaient l'éviction pour motif médical ou la prison. Je me suis contenté d'utiliser celui qui me semblait le plus simple et pratique des deux. Un peu de comédie, et voilà. Il faut dire que j'ai beaucoup apprécié les multiples jeux de rôles auxquels j'ai participé, en tant que joueur ou membre de l'organisation Jeu Est Un Autre, de 1993 à 2003.

Me voilà arrivé au terme. J'espère que ce texte vous aura fait rire de temps en temps, car l'humour est une choses très sérieuse, quelle qu'en soit la couleur.